



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales, C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

La Meilleure Année

Tiré de : *La Bonne Souffrance* Ch. XI

(voir *Bulletins* n° 120-121)

J A B
1950 SION 2

Encore quelques tours de l'aiguille sur le cadran de la pendule, et elle sera finie, cette année que j'ai passée presque toute entière dans les souffrances, où j'ai vu la mort de si près, et au bout de laquelle je me trouve dans un état d'infériorité physique qui m'annonce l'arrivée définitive de la vieillesse.

Derrière les vitres froides de ma fenêtre, où sont à peine fondues les blanches arabesques qu'y traça la nuit glacée, le morne ciel de décembre m'invite aux souvenirs sévères.

Quelle année ! Je me revois à Pau, en janvier dernier, puis à Mandres, au mois de juin. Deux fois, je m'étends sur la table d'opération, entouré des praticiens en tablier blanc, dont les visages deviennent brusquement si sérieux; j'aspire l'écœurante odeur de pomme du chloroforme, et j'entends dans mon cerveau, avant de perdre connaissance, un bruit de marteaux lointains. Deux fois, on me rapporte vers mon logis parisien, inerte masse, secouée par la trépidation du wagon, ballottée sur les sangles de la voiture d'ambulance. Combien de temps suis-je resté sur le dos, dans une immobilité douloureuse ? Le tiers de cette année maudite. Oh ! la persistante puanteur des antiseptiques ! Oh ! les interminables nuits d'insomnie ou de cauchemar !

Une heure surgit surtout, affreuse, dans ma mémoire.

Par la fenêtre ouverte de ma chambre de torture, pénètre la chaleur lourde, pâteuse, écrasante, d'une matinée de canicule. J'ai eu la fièvre toute la nuit, je n'en puis plus. Je suis arrivé à ce degré de fatigue,

de prostration, où l'on renonce à tout, où l'on consent à mourir.

Mais ma vieille sœur est là qui me regarde, en faisant pour me sourire un navrant effort; je vois trembler un peu ses doigts sur la barre de fer, au pied de mon lit; – et, assise à mon chevet, une autre femme, une amie bien chère, est inclinée sur la main que je lui abandonne et y applique éperdument ses lèvres brûlantes et gonflées par les larmes.

Oh ! cet instant-là, je ne puis me le rappeler sans frémir; ce fut, dans le cœur de ma longue maladie, celui où je me sentis le plus malheureux. Car la douleur physique, il faut bien s'y résigner; la mort, on la demande, on l'appelle dans les supplices. Mais la pensée qu'en souffrant on fait mal à ceux qu'on aime et dont on est aimé, et qu'en disparaissant on va les réduire au désespoir, est une pensée intolérable. Je connais bien les deux cœurs qui saignaient, ce jour-là, auprès de mon lit de souffrance, je suis sûr d'eux; et, me considérant alors comme perdu, je me demandais avec angoisse ce qu'ils allaient devenir, ses cœurs aimants qui ne battent que pour moi; et, malgré mon accablement, j'essayais de trouver, pour les deux pauvres femmes, quelques douces paroles qui les habituassent un peu à l'idée de mon départ, leur disant qu'après tout, si je mourais, ce n'était pas de ma faute, et leur en demandant presque pardon.

Oui, elle me fut cruelle, cette année 1877.

N'est-elle pas, je me le demande, la pire de toute ma vie ?

Non pas, ô mon Dieu. C'est la meilleure !

Car un de vos prêtres est venu, il m'a simplement montré votre croix, il m'a rappelé votre sublime enseignement : que la douleur est inéluctable; que, s'il faut la soulager chez autrui de tout son pouvoir, on doit l'accepter sans plainte pour soi-même; et, depuis lors, fortifié par votre grâce et par votre exemple, j'ai subi ma peine, non seulement avec courage, mais avec je ne sais quelle satisfaction intime, me rappelant que j'avais été ce qu'on appelle un heureux, que j'avais beaucoup plus joui et beaucoup moins souffert que tant d'autres, trouvant juste que l'équilibre pût se rétablir, et, – lorsque tout danger immédiat eu été écarté, – vous remerciant de m'accorder ce délai, mais résigné d'avance à tous les maux qui me sont réservés, heureux de ne plus offrir bientôt, dans ma personne, un témoignage de l'injustice de la nature et de l'inégale répartition des choses de ce monde, et nourrissant enfin l'espoir de n'arriver à la mort qu'après avoir eu toute ma part de malheur.

Voilà des sentiments qui feront sans doute hausser les épaules à beaucoup de mes contemporains; car je n'entends que des voix qui clament vers le bonheur, et, de tous les côtés, me parvient ce cri :

«La vie ! Nous demandons, pour tous le droit à la vie, à toute la vie. Nous réclamons la vie intégrale, avec toutes ses jouissances et toutes ses joies, l'épanouissement complet de l'individu», etc.

Loin de moi la pensée de décourager les efforts de ceux qui veulent rendre les conditions de l'existence tolérable pour tous et qui rêvent de diminuer, sinon de détruire, la misère et l'ignorance. Mais peut-on prononcer de bonne foi ce mot, qui semble une ironie à quiconque n'est plus un enfant, «la joie de vivre» ?

Où la cherchons-nous, en effet ? Dans les sens ? Mais chaque volupté, immédiatement punie d'ailleurs par la tristesse de la chair assouvie, est un pas vers notre destruction. Dans l'intelligence ? Mais la science aussi est décevante et peut se comparer à une infranchissable chaîne de montagnes, où le voyageur, du haut de chaque pic

durement gravi, voit à ses pieds se creuser de plus profonds abîmes, et, devant lui, se dresser de plus inaccessibles sommets.

Dans la vie – dure pour beaucoup, médiocre pour la plupart, et, pour quelques privilégiés seulement, semée de quelques beaux jours – il n'y a vraiment qu'un bonheur et qu'une joie : aimer. Mais telle est l'infirmité de la nature humaine que nous n'aimons, c'est-à-dire que nous ne faisons à autrui le don de nous-mêmes qu'avec le désir d'un don réciproque. Or, rien n'est plus rare qu'un sentiment tout à fait partagé, et tel qui aime jusqu'au dévouement, jusqu'au sacrifice, ne rencontre souvent que l'indifférence, et parfois l'ingratitude et la trahison, – de sorte que le sentiment qui nous inspire nos meilleurs espoirs est aussi, presque toujours, la source de nos pires déceptions et de nos plus amers chagrins.

Qu'y faire ?

Ici encore – comme pour la souffrance – le Christianisme a trouvé la solution. Certes, il nous ordonne d'aimer. Que dis-je ? Il est la plus grande école de fraternité que le monde ait connue, puisqu'il veut que nous aimions notre prochain comme nous-mêmes. – Vous entendez bien, comme nous-mêmes. – Mais il prétend que nous aimions sans exiger de retour, avec un entier désintéressement, enfin – comme dit le peuple dans son langage naïf et profond – que nous aimions pour l'amour de Dieu.

Savoir souffrir ! Savoir ! Voilà le précieux secret que j'ai découvert dans l'Évangile pendant ma maladie; et voilà pourquoi, dans cette veillée de décembre, disant adieu à l'année qui s'en va et qui me laisse encore bien faible et condamné à des soins pénibles, je proclame hautement que, plus que toutes les autres années de ma vie, elle me fut propice et bienfaisante.

Ah ! si les malheureux savaient mieux souffrir et si les heureux savaient mieux aimer, quelle aurore de paix et de bonté se lèverait sur le monde ! Ceux qui ne croient pas aux miracles doivent au moins désirer celui-là. Mais est-il permis de l'espérer ? Faut-il se fier à quelques favorables

Qu'elle soit donc bénie, l'année qui s'enfuit; car elle fut pour moi l'année de l'épreuve, l'année de la grâce, où j'ai pu recueillir les ruines de mon cœur et où j'ai rallumé, dans ce vase fait de débris, le grain d'encens de la prière !

présages ? A ce souffle religieux, par exemple, qui traverse les œuvres récentes de quelques écrivains et que je retrouve jusque dans les feuilles éparses de la presse ? Ou bien encore, à l'évidence inquiétude des ennemis de Dieu, qui semblent, à l'heure qu'il est, effrayés eux-mêmes par les conséquences de leur œuvres funeste ? Ah ! qu'il vienne, le semeur de la parabole, et qu'il jette à pleines poignées la semence de résignation et de solidarité chrétienne sur cette société moderne, si lugubre et si caduque, où nous voyons, en haut, tant de corruption et de sécheresse de cœur, et, en bas, tant de révolte et de désespoir !

Quelle noble tâche – et quelle gloire ! – ce serait pour un jeune poète de génie, de se manifester, nouveau Chateaubriand, comme le précurseur d'une renaissance de la foi ! Hélas ! je ne puis

qu'exprimer ce vœu, moi, pauvre homme sur le déclin, qui embrasse la Croix comme un naufragé étreint une épave.

Je considère avec tristesse mon âme en lambeau, ayant vergogne d'offrir à Dieu un si misérable présent. Mais je prends confiance en cette pensée que sa miséricorde est pareille à l'ingénieuse charité de ses admirables servantes, les Petites Sœurs des Pauvres, qui, avec quelques haillons et le rebut des cuisines, habillent et nourrissent des vieillards indigents.

Qu'elle soit donc bénie, l'année qui s'enfuit; car elle fut pour moi l'année de l'épreuve, l'année de la grâce, où j'ai pu recueillir les ruines de mon cœur et où j'ai rallumé, dans ce vase fait de débris, le grain d'encens de la prière !

Pour celle qui priait

La Bonne Souffrance, chapitre IX

Dans la plupart des églises de Paris, excepté aux jours de fêtes solennelles, il y a peu de monde à la grand'messe. Elle est dite à une heure assez matinale, et les Parisiens se lèvent tard; elle dure longtemps, et les Parisiens sont très occupés. Et puis pour les femmes n'oublions par le gros obstacle, la toilette. Le Bon Dieu est raisonnable; il ne peut pas exiger que madame soit prête à neuf heures du matin.

Pour ces diverses raisons, l'assistance est, en général, peu nombreuse, les dimanches ordinaires, même dans les paroisses les plus fréquentées. A partir de dix heures et demie, pour les messes tardives, la foule se pressera dans l'église. Mais, à présent, sauf un groupe assez compact autour de la chaire, voici des rangs entiers de chaises vides, et l'ont compterait aisément les fidèles clairsemés.

C'est pour les trois ou quatre vieux fabriciens qui somnolent au banc d'œuvre, c'est pour quelques douzaines de dévotes et de servants, c'est pour les sœurs et leurs petits orphelins dont moutonnent là-bas les bonnets ronds, c'est pour les pauvres qui se tiennent debout au bas de la nef, la casquette sous le bras, que l'office divin est célébré avec toute sa pompe, que le prêtre et les deux diacres, revêtus de riches ornements, exécutent devant l'autel les gestes et les évolutions hié-

ratiques, que les voix des chantres et des enfants de chœur lancent sous la voûte sonore les mélodies majestueuses de la liturgie, que le grand orgue s'émeut, que tour à tour il gronde, pleure, rêve, soupire, et qu'il verse, par larges ondes, la prière et l'extase sur toutes ces têtes inclinées.

J'assistais à la grand'messe, un de ces dimanches-là. Il n'y a pas bien longtemps. C'était en septembre dernier. A cette époque de l'année, le faubourg Saint-Germain est à peu près désert.

Rien que des petites gens, des boutiquiers, des domestiques.

Ce dimanche-là, l'Eglise n'en déployait pas moins la magnificence de ses cérémonies; car elle est, quoi qu'on dise, la grande école d'égalité. Quand il reçoit un parent pauvre, ce féroce démocrate, qui rêve de tout courber sous le même niveau, n'allume pourtant pas le lustre du salon et ne descend pas à la cave chercher un panier de vieilles bouteilles. Le prêtre chrétien, lui, accueille toujours les fidèles, si humbles qu'ils soient, avec tout le luxe dont il dispose, ainsi que des frères bien-aimés.

J'étais donc là, et je priais. Hélas ! pour bien prier, pour prier, non des lèvres seulement, mais du fond de mon cœur, je dois faire un effort. Il est

si chétif, si débile, le dernier reste de foi que je croyais avoir perdu pour toujours et que m'a rendu la souffrance. C'est comme un tison noir et presque éteint, où courent seulement quelques étincelles et que je ranime éperdument de mon souffle. Dans le désert de mon âme, desséché par toute une vie d'indifférence, il me fait arracher à chaque pas les mauvaises herbes de la négation et du scepticisme. Heureusement, vous coulez encore, ô mes larmes ! Vous fécondez ce sol aride, et déjà j'y vois poindre le blé vert de l'espérance !

Je priais donc – de mon mieux – lorsque je remarquai, à quelques pas de moi, une femme agenouillée.

Les coudes au dossier du prie-Dieu, le menton sur les mains jointes et crispées, elle se tenait dans l'attitude antique et traditionnelle de l'adoration, et son profil était aussi immobile que s'il eût été peint sur le panneau d'un triptyque ou cerné par le plomb d'un vitrail. Pas toute jeune – trente ans et plus – sans beauté – mais quelle douceur et quelle pureté dans ce maigre visage ! – c'était une de ces ouvrières de Paris qui ont tant de goût et mettent un peu d'art dans la plus simple toilette. Ses gants étaient frais, sa robe de toile lui allait bien, les rubans du chapeau étaient gentiment chiffonnés. Aucune coquetterie cependant. L'élégance de ma voisine – d'ailleurs obtenue à si peu de frais – s'atténuait encore de modestie et de parfaite décence. On devinait que la pauvre fille s'était habillée de son mieux seulement par politesse pour le Bon Dieu, parce que c'était dimanche et qu'elle allait à la messe.

Elle priait. Avec quelle ardeur ! Elle ne faisait aucun mouvement; mais sa tête légèrement rejetée en arrière, son regard fixé sur l'autel, ses lèvres entr'ouvertes comme pour livrer passage au pieux effluve qui s'échappait de son cœur, tout en elle exprimait l'élan de l'âme vers les horizons infinis.

Que demandait-elle à Dieu ? le pain quotidien, tout au plus, j'en suis sûr. Car elle n'implorait pas; elle adorait, simplement. Et sa muette oraison était désintéressée, comme tout ce qu'inspire le véritable amour.

Pourtant elle était pauvre, bien sûr, car je ne lui voyais aucun bijou, et, probablement aussi, très solitaire dans la vie, puisqu'elle venait seule à l'église. Une vieille fille certainement. Je l'imaginai tirant l'aiguille toute la journée dans quelque

chambre haute, devant un triste horizon de toits et de cheminées. Point jolie, ayant passé l'âge des rêves romanesques, elle ne pouvait plus attendre qu'un sentiment partagé, qu'un heureux mariage, vinsent changer sa destinée. Oui, c'était bien cela. Une existence comparable à un cadran solaire dans un pays de brumes; à peine quelques heures sereines. Le passé plein de deuils, comme pour nous tous, le présent terne et médiocre, et la certitude d'un monotone avenir. Ce devait être un événement pour elle que de renouveler sa branche de buis bénit, le jour des Rameaux.

Comme elle priait ! Et comme elle était heureuse de prier ! Je ne pouvais détourner mes regards de ce mince et délicat profil, qu'immobilisait, que pétrifiait, en quelque sorte, le ravissement mystique, ni de cette bouche entr'ouverte par le faible et délicieux sourire de l'extase.

Comme elle priait ! Non, elle ne demandait rien. Sa vie de misère et de travail, elle l'avait depuis longtemps acceptée, et avec une entière résignation. Non, non ! Rien en ce monde ! Mais, avec la sublime confiance et l'admirable espoir des cœurs simples, elle était sûre d'une vie meilleure, d'un bonheur éternel, et elle en jouissait même déjà, tandis qu'elle laissait son âme s'exhaler et se répandre dans les harmonies et dans les parfums, avec la poignante musique de l'orgue et l'enivrante fumée des encensoirs !

Foi des humbles ! Dernier trésor de consolations pour la pitoyable humanité ! Combien ceux qui te combattent et te détruisent sont malfaisants et coupables, et combien je le fus moi-même, qui me reproche plus d'une page dictée par l'ironie et par l'orgueil !

Je viens précisément de lire, avec une amère tristesse, l'écrit récent d'un célèbre doctrinaire de l'anarchie. Après un âpre satire – toujours facile et cent fois faite – de la société des hommes, ce théoricien révolutionnaire nous prophétise – pour quel lointain avenir et au prix de quelles sanglantes convulsions ! – l'avènement d'un état social où tous recevront équitablement la nourriture du corps et de l'esprit, le pain et la science, et seront heureux, autant qu'on peut l'être, en présence de la douleur et de la mort. C'est un idéal – relatif – au triomphe duquel nous devrions tous contribuer sans doute.

Mais des milliards d'hommes ont vécu sans en soupçonner l'aurore, et d'autres milliards d'hommes l'attendront sans doute encore bien longtemps, en proie à une impatiente fureur. Car le progrès ne s'accomplit qu'avec une lenteur décourageante, et l'on ne voit pas distinctement, à l'heure qu'il est, en quoi le prolétaire moderne est beaucoup moins malheureux que l'esclave antique.

En attendant, le nombre des suicides augmente sans cesse, des cris de désespoir retentissent de toutes parts, et jamais, chez les hommes qui pen-

sent, l'horreur de vivre ne fut plus manifeste qu'aujourd'hui. Aussi beaucoup se réfugieront encore aux pieds du Christ, qui lui, du moins, nous rend indulgents envers la douleur et nous montre, au delà du tombeau, l'espérance de la vérité, du bonheur et de la justice. Quant à moi, pour reconquérir la foi dans toute son intégrité et telle qu'on me la donna dans mon berceau, je m'efforce de retrouver la candeur de mon enfance et de t'imiter, pauvre fille du peuple qui priais avec tant d'ardeur dans l'église à demi déserte, naïve chrétienne, ô ma sœur, qui m'as fait envie et qui m'as donné l'exemple.

Le Messie de Hændel

Devenu complètement aveugle en 1753, Hændel se prépare au grand passage. Il est mort le 14 avril 1759, à la fin de la Semaine Sainte, comme il l'avait désiré. Ce trait de sa vie illustre le côté mystique de Hændel et explique la dimension exceptionnellement universelle de sa musique.

«*Quand le Messie de Hændel fut exécuté pour la première fois, écrira quelques années plus tard un témoin de ce mémorable événement, l'auditoire ressentit une impression profonde ; lorsque le chœur entreprit le passage – Que le Dieu tout-puissant règne –, l'émotion fut si forte que tous, même le roi qui était présent, se levèrent aussitôt et restèrent debout jusqu'à la fin du chant*». Le Messie est une œuvre véritablement inspirée, une lumière particulière dans l'histoire de la musique. Durant sa composition, l'émotion gagnait Hændel et il n'était pas rare alors de le trouver en pleurs. Romain Rolland rapporte qu'à l'occasion de l'Alleluia du Messie, Hændel rappelait volontiers les paroles de Saint-Paul : j'étais dans mon corps où hors de mon corps en l'écrivant, je ne sais ; Dieu le sait. A la mort du grand musicien, une épitaphe fut publiée dans un quotidien qui disait ceci : «*Ici reposent les restes de Georges Frédéric Hændel, le plus grand musicien de tous les temps. Ses œuvres furent un langage du sentiment plutôt que des sons, car il dépassa le pouvoir des mots dans l'expression des diverses passions du cœur humain*».

(*Le Signe* 1986 n° 3).

Antigone de Sophocle

Une malédiction pèse sur la famille d'Œdipe, roi de Thèbes : ses fils se disputent le pouvoir. Étéocle chasse Polynice qui, soutenu par l'armée du roi d'Argos, marche contre Thèbes pour combattre son frère comme un ennemi. Les deux frères morts, leur oncle Créon prend le pouvoir. Il fait des funérailles solennelles à Étéocle, mais interdit de donner la sépulture à Polynice, parce qu'il avait porté les armes contre sa patrie. Ainsi l'âme de Polynice ne connaîtrait jamais de repos.

Cette interdiction provoque la désobéissance d'Antigone, sœur des fils d'Œdipe. Obéissant à une loi intérieure, qu'elle considère comme supérieure à la raison d'Etat, elle veut enterrer son frère Polynice. Considérée par toute sa famille comme rendant des honneurs au cadavre d'un traître, elle est condamnée à être enterrée vivante. Elle préfère se pendre.

Hémon, fils de Créon et fiancé d'Antigone, se suicide de désespoir et Eurydice, épouse de Créon, met elle aussi fin à ses jours, ne pouvant supporter la mort de son fils.

«*Je n'accordais point à tes arrêts une autorité capable de me faire transgresser, moi mortelle, les lois divines, infaillibles et non écrites.*»

Antigone à Créon (v. 453-455)

La plus connue et, dès sa première représentation en 441, la plus applaudie des tragédies de Sophocle (495-405 av. J.C.) semble aussi la plus sujette aux interprétations erronées. Comme il serait aujourd'hui facile d'en faire une apologie de toute révolte individuelle contre l'oppression politique et de figer les riches personnages d'Antigone et de Créon en abstractions sociales, il a paru bon de publier ces quelques réflexions sur la dimension réelle de ce chef-d'œuvre. Et, si l'on y peut certes discerner un aspect politique, c'est au sens ancien de ce terme; celui de la vie de l'homme dans une société d'ordre et de lois. Comme la vraie politique, image terrestre du gouvernement général du monde, est divine, il n'y a rien d'étonnant à ce que la pièce soit aussi proprement religieuse. Et ces deux niveaux nous feront pénétrer profondément dans l'univers grec du Ve siècle, tout en révélant par là bien des traits éternels de notre nature.

Il est indéniable que la pièce a un sens politique. Sous cet aspect, toute l'action n'est qu'un long conflit entre les exigences du devoir particulier (les honneurs funèbres à rendre à la dépouille du rebelle Polynice), et les ordonnances prévues pour le bien commun de la cité (l'ordre de Créon de le laisser exposé aux bêtes pour punir la trahison de son neveu et effrayer le peuple), sur un point où elles se heurtent visiblement. A ce niveau, le plus extérieur, le personnage principal est Créon et l'intrigue est centrée sur son conflit intérieur; Antigone ne lui est guère que l'occasion de se manifester. La pièce se divise de la sorte en deux parties :

a) Créon, roi de Thèbes, est assuré que ses ordonnances, étant l'expression indéfectible de la loi, elle-même expression de la cité, bien absolu, sont infaillibles et que c'est son devoir de les faire exécuter, même si les sentiments de sa famille s'y opposent (v. 1-987).

b) Créon comprend que ses décisions, issues d'une volonté humaine, sont de soi faillibles et que la loi infaillible des dieux s'impose brutalement à lui (v. 1095-1352).

La transition est assumée par les avertissements du devin Tirésias qui provoquent d'abord la révolte, puis l'ébranlement, enfin la conviction du roi.

Mais cette trame extérieure n'est pas la seule : comme dans presque toutes les œuvres de l'Ancienne tragédie athénienne, c'est un enseignement religieux que veut donner le dramaturge. Cet enseignement est toujours le même : les dieux châtent nécessairement chez les mortels le péché majeur de démesure et d'orgueil (*l'ubris*), qui les pousse à transgresser leur sphère naturelle et à s'égaliser aux immortels. Antigone, comme Créon, tous deux excessifs, quoique de manière différente, subissent à leur tour cette punition divine. Leurs lamentations finales respectives (v. 806-943 pour Antigone devant le tombeau où elle va descendre; v. 1261-1346 pour Créon devant les cadavres d'Eurydice et d'Hémon), nous montrent ce qu'ils sont vraiment, de pauvres humains, faibles devant le malheur et la mort, sensibles à leur infortune malgré leur héroïsme et sans espérance, comme peuvent l'être les païens.

Alors, le personnage essentiel n'est plus Créon, ni même Antigone, c'est le vieux devin Tirésias, figure apparemment secondaire, mais qui, en sage et prophétique interprète de la volonté des dieux, a pour fonction de signifier et décharger leur courroux avant la réalisation du destin. Comme dans l'analyse précédente, la pièce se divise en deux parties, avec un éclairage différent :

a) le châtement de *l'ubris* d'Antigone, par sa sépulture et sa mort (1-943).

b) le châtement de *l'ubris* de Créon, par la mort de tous ses proches et son isolement final (1155-1352).

Mais le centre en est toujours les avertissements du devin (988-1114). Cet univers, si mesuré et raisonnable qu'il puisse être par ailleurs, n'est pas chrétien, et cela est manifeste : ceux qui l'acceptent (comme Créon) et ceux qui le refusent (comme Antigone) sont également écrasés par son déterminisme rigide qui fixe à chacun son sort et que les Anciens nommaient destin. L'on y étouffe absolument et la seule protestation possible, la seule échappatoire est la mort. En la choisissant, Antigone préfigure le geste de Socrate refusant l'évasion offerte, pour se soumettre aux lois; en l'infligeant, Créon est le juste instrument des dieux qui protègent la cité, des dieux qui sont la cité, avant d'être leur victime.

Avant le Christ, il n'y a pas d'autre solution possible.

(*Le Signe* n° 3, 1986)

Ce qu'il ne faut jamais oublier

Un jugement à subir. Il y a pour chaque homme, vous le savez, un premier jugement, à l'instant où son âme se sépare de son corps.

Seule, séparée de tout, cette âme se trouve en face de Dieu, à qui elle doit répondre des actions de toute sa vie.

Le juge est Dieu lui-même, Maître infiniment puissant et infiniment juste, mais alors sans miséricorde. Rien ne saurait lui échapper; et rien de ce qu'il trouvera de répréhensible ne saurait rester impuni.

L'interrogatoire commence. Dieu examine successivement les péchés que cette âme a commis, le bien qu'elle n'a pas fait, les péchés qu'elle a fait commettre aux autres, les bienfaits qu'elle avait reçus de Dieu et dont elle a abusé, la multitude de lumière et de grâces qu'elle a méprisées, les innombrables moyens de salut dont elle n'a pas voulu profiter...

Tout est dévoilé, et Dieu juge. Il juge les *pensées* : pensées mauvaises, pensées honteuses, pensées criminelles.

Il juge les *paroles* : paroles inutiles, paroles indécentes, paroles scandaleuses, paroles impies.

Il juge les *affections* et les sentiments, tant d'attaches coupables, de mouvements passionnés, sensuels, déréglés.

Il juge les *actions*, les motifs qui les ont provoquées, les circonstances qui les ont accompagnées, la manière dont on les a accomplies.

Il juge cette infinité de *péchés secrets*, monstres hideux qui se dérobaient sous les plus intimes replis du cœur : l'hypocrisie, la dissimulation, la perfidie, l'impureté, les sacrilèges...

Il juge les *bonnes œuvres* elles-mêmes, il les analyse, les dissèque et met à nu tant d'intentions humaines, de négligences, de défauts, d'infidélités, qui se glissaient dans presque toutes et les corrompaient.

A chaque accusation, l'âme sera mise en demeure de répondre. Et que dira-t-elle, mon

Dieu, pour se justifier ? «*Seigneur, alléguera sans doute cette femme du monde, j'étais jeune, j'espérais faire plus tard une sérieuse pénitence.*» Et Dieu répondra : «*Ne vous avais-je pas dit de vous tenir sur vos gardes ? Ne vous avais-je pas avertie en frappant de la mort plusieurs personnes de votre âge ? – Seigneur, répliquera-t-elle, j'étais d'un naturel si ardent, mes passions étaient si vives !*» Et Dieu répondra . «*Fallait-il donc les enflammer encore par ces lectures dangereuses, ces compagnies suspectes, ces divertissements mondains ?*»

«*Mais Seigneur, essaiera-t-elle de répliquer enfin, le démon me tentait, j'ai craint les railleries de mon entourage.*» Et Dieu dira : «*Je vous avais donné un ange gardien, dont vous avez repoussé les inspirations. Vous avez craint les hommes; et moi, votre Dieu, vous ne m'avez pas craint. Vous avez ri de mes menaces et méprisé mes exhortations !...*»

A ces mots, l'âme demeurera convaincue, incapable de formuler aucun nouvel argument, écrasée sous le poids de l'évidence. Elle se condamnera elle-même.

Et oui, elle se condamnera, et en même temps elle entrera en fureur en reconnaissant sa propre malice et son inconcevable folie. Elle verra l'excessive facilité qu'elle avait de faire le bien et elle frémira de rage et de désespoir d'avoir préféré le mal.

Mais ses regrets seront stériles; la sentence une fois prononcée, les démons se précipiteront sur elle et l'entraîneront en enfer.

Chrétien, quel affreux malheur, si cette scène devait un jour se réaliser pour vous ! Il dépend de vous de conjurer ce malheur : votre bonne ou votre mauvaise conduite décidera de l'issue de ce terrible jugement : ne voudrez-vous pas prendre les moyens de vous assurer une sentence favorable ?...

Premier vendredi du mois

Ce jour est consacré au Sacré-Cœur *qui a tant aimé les hommes*. Aux flammes de ce divin Cœur, réchauffons notre cœur si froid. A cette source de grâces, fortifions nos faiblesses, enrichissons notre pauvreté. Quoi de plus agréable à Jésus-Christ, quoi de meilleur pour nous que la *Communion fréquente* ! Ce fut la pratique des premiers chrétiens, c'est la volonté de l'Église, c'est le conseil du Pape, c'est le désir de Jésus-Christ lui-même.

Trop vite

Il arrive souvent que nous nous attirons des ennuis, des contrariétés, et que nous tombons dans plusieurs fautes, par suite de notre manque de réflexion. Nous décidons trop vite une affaire, nous prononçons trop vite un mot fâcheux, nous suivons trop vite le conseil de la passion et de l'amour-propre, nous ouvrons trop vite tel livre, etc.

Il eût fallu nous demander d'abord : ce que je vais faire est-il louable, permis ? Quelles en seront les conséquences ? N'aurait-je pas à me repentir de l'avoir fait ?

Un instant de recueillement, et surtout un coup d'œil intérieur vers le bon Dieu suffirait, bien des fois, à nous ouvrir les yeux et préviendrait des actes regrettables.

Si j'avais été à la place de Judas

Un jour, un vicaire faisait le catéchisme à une centaine de petits garçons. Il racontait la trahison de Juda et il venait de terminer son récit par ces mots : «*Judas fut pris de désespoir et se pendit.*»

Aussitôt, parmi les petits garçons attentifs, un des plus jeunes se dressa et fit signe qu'il voulait parler.

«*Mais, Henri, je ne vous interroge pas, dit le prêtre, que voulez-vous dire ?*»

«*Eh bien ! je voudrais dire ce que j'aurais fait, si j'avais été à la place de Judas.*»

«*Quoi donc ?*»

Tous les enfants étaient tournés du côté de leur camarade. Mais lui, pas intimidé du tout, très sûr de lui au contraire parce qu'il entendait parler son cœur, répondit :

«*Moi, je me serais pendu au cou du bon Jésus.*»

Quelques uns des petits se prirent à rire de l'idée; mais la plupart comprennent mieux et ils sentirent leur cœur prêt à pleurer.

Et c'est vrai. Si Juda, au lieu de se laisser aller au désespoir, s'était pendu au cou du bon Maître, s'il lui avait dit, avec un sanglot dans la voix : «*pardon ! Ayez pitié de moi ! Je suis un malheureux*», Jésus lui aurait certainement tout pardonné.

Les vrais croyants

«*C'est à tes œuvres, dit St Jacques, que je reconnâtrai ta foi.*» Les admirateurs de la vérité ou de la beauté du christianisme s'ils s'arrêtent là, sont de "braves gens" mais non de grandes âmes. Ces "amateurs" ne sont pas de vrais croyants

J'ai toujours lu avec intérêt ce trait de jeunesse du Président de l'Equateur. Il se promenait dans les allées du Luxembourg avec des étudiants, ses camarades. La conversation était animée. S'agissait-il d'embarrasser un professeur par une objection subtile ou de troubler le repos des tranquilles agents par des manifestations tapageuses ? Non ! C'est la question religieuse qui fait l'objet de cette discussion. Garcia Moreno se faisait remarquer par ses gestes nerveux. Il défendait avec ardeur le catholicisme traité trop légèrement par ces petits gommeux ignares ou libertins. L'un d'eux interpella d'un ton goguenard le «*prédicateur*» : «*tu parles bien de la religion, mais fais-tu ce qu'elle commande ? Tu ne vas pas à la messe, tu ne communies jamais.*» La grâce indique à Garcia cette réponse victorieuse : «*ceci, camarades, c'était vrai hier et aujourd'hui, mais ce ne sera plus vrai demain.*»

Les cloches de Saint-Sulpice sonnaient pour la prière. L'étudiant converti se rendit à l'église. Agenouillé auprès du prêtre il promettait à Dieu de le servir non seulement par la parole, mais aussi par

l'exemple. Il vécut en saint et mourut en martyr, confondant ses ennemis par ce cri d'espérance : «Dieu ne meurt pas.»

Soyez, chers amis, de ces croyants qui imposent silence aux ennemis de Dieu par une vie exemplaire.

«*Heureux ceux qui ont la foi pratique*», disait M. Legouvé, académicien, à la veille de devenir catholique pratiquant. Il ajoutait cette maxime que vous ferez vôtre : «*Quand on est chrétien, vivre comme un chrétien doit vivre.*»

Je n'ose pas !

Mot lâche et félon, mot qui n'est pas chrétien ! ne pas oser, c'est sacrifier aux autres ce qu'on a de meilleur : son intelligence, sa volonté, sa liberté.

Bull. Paroissial du Val d'Anniviers, Mars 1922

Ecrit pour le futur enfant

Mon enfant, tu n'es pas encore enfanté,
je chante quand même pour t'annoncer,
«...que la rivière soit sèche, la montagne nivelée
l'amour des parents est comme la lune
toujours ronde...»

A cette heure, tu ne reposes pas encore
dans le ventre de ta mère,
mais je pense déjà secrètement
à la joie de ta maman,
tout épanouie et souriante,
dont l'amour pour toi est incessant
et si profond.

Mon enfant, sache-le,
l'amour maternel est un ciel très haut,
un fleuve très long, une mer très large :
un amour sans bornes!

Aujourd'hui tu ne t'es pas encore façonné
j'annonce pourtant ta naissance :
comme celle du soleil qui va paraître
et embellir la terre de mes poèmes.

Demain, quand tu salueras la vie,
le bonheur emmaillotera ton berceau.
Tu vivras dans l'amour de ta maman
riant, épanoui, et jouant.

Comme moi qui de jour en jour
n'oublie pas une seconde que je vis
grâce à l'amour de ta grand-mère
aux cheveux maintenant de neige.

Aucun amour n'est plus élevé, plus grandiose
que l'amour maternel, mon enfant !
Les mots d'aucune chanson
ne sont assez nombreux,
pour chanter la profondeur de l'amour maternel.

C'est un tout petit poème que je m'essaye
pour t'apprendre à toi qui va naître
combien l'amour maternel est immense.

Tu honoreras ta maman,
n'est-ce pas mon enfant,
comme j'honore ta grand-maman,
dont l'amour m'enivre
comme si j'étais le seul être au monde.

Dors, mon trésor, dors bien.
Mais j'oublie que tu n'es pas encore né !
Impatient, je t'attends, je t'attends...

Y Viet Hung, «*Vers de terre et de nuit.*» Traduits
par Claude Martingay, Editions du Collège, La
Croix. (*Finalité*)

Rions un peu

Le patient demande au dentiste : Et cela me coûtera cher ? Vingt-cinq euros.

Tant que ça ! Mais vous en avez eu pour une minute !

C'est vrai, Monsieur. Mais si vous y tenez, je peux faire durer ça une petite demi-heure.

La Règle de l'Ordre de la Mère de Dieu

Le 19 septembre 1846, sur la Montagne de la Salette, la Très Sainte Vierge apparut à deux jeunes bergers, Mélanie Calvat et Maximin Giraud. Elle leur confia d'abord un message public, puis un secret à Maximin seul, ensuite à Mélanie un message qu'elle pourrait publier en 1858.

Puis s'adressant encore à la jeune bergère, la Sainte Vierge lui dit : «Mélanie, ce que je vais vous dire maintenant ne sera pas secret : c'est la Règle que vous ferez observer exactement à mes filles, qui seront ici lorsqu'elle sera approuvée par les supérieurs. Mes Missionnaires suivront la même Règle.»

1 – Les membres de l'Ordre de la Mère de Dieu aimeront Dieu par dessus toutes choses et leur prochain comme eux-mêmes pour le pur amour de Dieu.

2 – L'Esprit de cet Ordre n'est pas autre que l'esprit de Jésus-Christ en soi et l'esprit de Jésus-Christ dans les âmes.

3 – Les membres de cet Ordre s'appliqueront à étudier Jésus-Christ et à l'imiter, et plus Jésus sera connu, plus ils s'humilieront à la vue de leur néant, de leur faiblesse de leur incapacité à faire un bien réel dans les âmes sans la grâce divine.

4 – Ils seront d'une obéissance parfaite en tout et partout.

5 – Chacun d'eux se conservera dans une grande chasteté de corps et d'esprit afin que Jésus-Christ fasse sa demeure en eux.

6 – Les membres de cet Ordre n'auront qu'un cœur et qu'une âme en l'amour de Jésus-Christ.

7 – Aucun n'aura rien en propre pour soi, mais que tout soit commun, sans ambitionner la moindre des choses passagères; je veux que mes enfants soient nus, dépouillés de tout.

8 – Ils auront une grande charité, sans bornes; ils souffriront tout de tout le monde, à l'exemple de leur Divin Maître et ne feront souffrir personne.

9 – Les membres de l'Ordre obéiront à leurs supérieurs et leur rendront l'honneur et le respect qui leur sont dus, avec une grande simplicité de cœur.

10 – La supérieure veillera avec douceur à l'observance de la règle; de temps en temps elle se consultera avec le Père Missionnaire qui aura soin de vos âmes, afin d'être aidée dans le bon gouvernement de la maison; elle sera la plus humble et sera plus sévère pour elle que pour les autres. Elle corrigera les fautes de ses filles avec une grande douceur et prudence; elle élèvera toujours son âme à Dieu avant de faire une correction.

11 – Il y aura dans le sanctuaire le Saint-Sacrement exposé le jour et la nuit, pendant les mois de septembre, de février et mai (1) où les membres de l'ordre se feront un bonheur de passer d'heureuses heures quand la charité ou le salut des âmes ne les retiendront pas ailleurs.

12 – Ils mèneront une vie bien intérieure, quoique laborieuse, unissant la vie contemplative à la vie active; ils se sacrifieront et se feront tous victimes de Jésus et de Jésus crucifié.

13 – Ils recevront tous les jours, avec une vraie piété le Pain de Vie; vous pourrez cependant retrancher la communion à quelques membres quand vous verrez qu'ils ne suivent pas les traces de Jésus crucifié.

14 – Outre les jeûnes commandés par l'Eglise, ils jeûneront encore pendant les mois de septembre, février et mai. Ils se serviront de quelques instruments de pénitence; ceux qui seront trop faibles et ne pourront pas faire les œuvres d'expiation, offriront avec humilité et douceur leur infirmité à Jésus-Christ.

15 – Ils jeûneront tous les vendredis et feront quelques pénitence. Toutes ces œuvres seront offertes pour les âmes du Purgatoire, en faveur de la conversion des pécheurs et pour leurs propre avancement dans l'amour de Dieu.

16 – Les membres de l'ordre seront très humbles et très doux envers les séculiers, et les recevront avec une grande bonté; ceux qui seront plus humbles auront la première place dans le cœur de Jésus, ainsi que dans le mien.

17 – Les membres n'auront qu'un cœur et qu'une âme; aucun ne tiendra à sa propre volonté.

18 – Ils seront d'une pureté angélique, ils observeront une grande modestie en tout et partout.

19 – Tous garderont un grand silence, évitant avec soin les conversations inutiles avec les étrangers.

20 – Les sujets qui voudront être reçus seront dans la disposition bien sincère de se donner à Dieu entièrement et de se sacrifier pour son amour. Ils s'attacheront bien à l'obéissance, qui les conduira au ciel.

21 – Ils ne seront admis au nombre des postulants qu'après avoir fait une retraite de 12 jours, pendant laquelle retraite, ils feront une confession générale au Père Missionnaire, confesseur de la Communauté; s'ils sont disposés à travailler de toutes leurs forces à se sanctifier et à acquérir les vertus propres d'une victime qui veut s'immoler chaque jour pour le Dieu du ciel et de la terre, ils seront reçus au noviciat et seront trois mois avant de prendre le costume de l'ordre; et ils se rappelleront bien qu'ils n'ont été reçus dans la maison de la Mère de Dieu que pour travailler à leur sanctification par la prière, par la pénitence et par toutes les œuvres qui regardent la gloire de Dieu et le salut des âmes.

22 – Mes Missionnaires seront les Apôtres des derniers temps; ils prêcheront l'Évangile de Jésus-Christ dans toute sa pureté par toute la terre.

23 – Ils auront un zèle infatigable, ils prêcheront la réforme des cœurs, la pénitence et l'observation de la Loi de Dieu; ils prêcheront sur la nécessité de la prière, sur le mépris des choses de la terre, sur la mort, le jugement, le paradis et l'enfer, sur la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ. Ils fortifieront les hommes dans la foi, afin que quand le démon viendra, un grand nombre ne soit pas trompé.

24 – On formera bien les nouveaux sujets aux vertus chrétiennes et aux pratiques de l'humilité, de charité, d'obéissance, de renoncement et de douceur.

25 – Le noviciat sera de six ans; ceux qui auront donné la preuve de solides vertus et qui voudront se ranger au nombre des combattants de Jésus-Christ dans cet Ordre, demanderont cette grâce à genoux à la Supérieure, et après que vous leur aurez fait connaître leurs obligations à la règle que je vous donne, s'ils vous promettent de l'observer fidèlement, vous les recevrez.

26 – L'oraison se fera en commun dans le sanctuaire, à l'heure qui sera convenable et qui sera établie.

27 – On mangera au réfectoire commun ce qui sera nécessaire pour soutenir la vie et pour travailler à la gloire de Dieu; en même temps que l'on donnera au corps ce qui lui convient, l'âme se fortifiera par une sainte lecture qui se fera pendant le repas.

28 – On aura le plus grand soin des membres infirmes et malades.

29 – Si un membre offensait un autre membre par quelque parole ou autre acte, qu'il répare sa faute le plus tôt possible.

30 – Tous les membres de cet Ordre feront la genuflexion chaque fois qu'ils passeront devant le Tabernacle où est Jésus-Christ.

31 – Chaque fois que les sujets se rencontreront, l'un dira : "Que Jésus soit aimé de tous les cœurs", l'autre répondra "Ainsi soit-il".

32 – Les religieuses diront l'office, comme les religieuses de Corenc près de Grenoble; les chapitres et autres pratiques se feront de même.

33 – Tous les membres porteront une croix comme la mienne. Observez bien ma Règle".

Ainsi parla la mère de Dieu

Tout en l'écoutant, Mélanie contemplait dans une vision prophétique la vie et les œuvres futures des fils et des filles de l'Ordre de la Mère de Dieu, religieux missionnaires, religieuses missionnaires et disciples laïcs, répandus dans toutes les parties du monde. Les religieux et religieuses feront les vœux; les disciples laïcs, la consécration à la Sainte Vierge. Mélanie voyait aussi plusieurs Ordres religieux venir se fondre dans cet Ordre et les autres retrouver à son contact leur ferveur primitive.

Sur l'ordre du pape Léon XIII, Mélanie présenta cette Règle à l'examen de la Sacrée Congrégation des évêques et Religieux qui donna son approbation le 27 mai 1879. En même temps furent approuvées les Constitutions que Mélanie avait composées pour l'Ordre de la Mère de Dieu, à la demande de Léon XIII, d'après sa "vue" prophétique de 1846.

La Règle fut de nouveau approuvée verbalement le 7 avril 1922 par le Cardinal Mercier pour son diocèse de Malines et le 26 avril 1935 par Monseigneur Heylen, pour le diocèse de Namur.

Mélanie mourut en odeur de sainteté le 15 décembre 1904, à l'âge de 73 ans. En 1922 le R. Père Lépidi, O.P., Maître du Sacré Palais, approuva une prière pour obtenir sa béatification.

Nihil obstat : *Sainte-Marie de la Pierre-qui-Vire*, 22 août 1952.

Dom Denis Huerre, Abbé.

Imprimatur : Sens, en la fête du Christ-Roi, 26 octobre 1952.

Frédéric Lamy, Archevêque.

1) 19 septembre 1846, apparition de Notre-Dame à La Salette; le 11 février 1858, à Lourdes; le 13 mai 1917, à Fatima.

Une fière réponse

M. Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège, a publié, il y a quelque quinze ans, un excellent *Abrégé de l'Histoire de Belgique*. Les socialistes, jaloux de toutes les gloires catholiques et furieux de ne pouvoir prendre en défaut la science de l'éminent historien, se vengèrent, quand il le fit paraître, en lui reprochant l'ardeur de sa foi catholique. Le petit manuel d'histoire, destiné aux écoles primaires, n'était-il pas daté du 19 mars, fête de Saint Joseph ?

Evidemment, déclara *Le Peuple*, journal socialiste de Bruxelles, c'est simplement idiot.

Usant de son droit de réponse, le grand savant catholique fit insérer, en tête du journal socialiste, cet ardent panégyrique de Saint Joseph :

«Monsieur, s'il y avait au Peuple autre chose que des ouvriers honoraires, on y aurait sans doute compris la raison de cet hommage au charpentier de Nazareth. On aurait compris que s'il y a un culte dont il faut parler avec respect dans un journal qui se dit populaire, c'est le culte que nous rendons à ce pauvre ouvrier. Que vous a fait le père nourricier de Jésus-Christ, pour que vous ne puissiez pas supporter les marques de la vénération que je professe pour lui ?

Car ne vous en déplaise – et je me réjouis de le proclamer dans votre journal – je le vénère par dessus tous les grands hommes de l'histoire. C'est lui qui a gagné à la sueur de son front le pain que Jésus a mangé dans son enfance. Il a donné la sécurité d'un toit domestique et le pain d'un foyer à la Vierge Sainte et à son divin Enfant. Il a travaillé pour eux, il a veillé sur eux, il a souffert avec eux. Avec la Mère et le Fils, il a constitué dans l'atelier de Nazareth la famille qui sera éternellement le modèle de toutes les familles. Puis, sa tâche accomplie, il a déposé son laborieux outil et il est sorti de ce monde, humble et doux comme il avait vécu et sans se douter de la gloire impérissable que lui réservait la reconnaissance des générations. Je vois en lui un type de l'ouvrier chrétien, et dans sa sollicitude pour Jésus enfant, je retrouve l'antique dévouement du peuple des travailleurs au Dieu de l'Évangile. Je bénis son nom, je l'associe dans ma vénération et dans mon amour aux noms trois fois saints de Jésus et de Marie. Et en achevant mon petit livre le jour de sa fête, je me suis fait une joie de mettre ce modeste travail sous son patronage aimé.»

(*Bull. Paroissial du Val d'Anniviers*, Mars 1922)

SOMMAIRE

La Meilleure Année	p. 1
Pour celle qui priait	p. 3
Le Messie de Hændel – Antigone de Sophocle	p. 5
Ce qu'il ne faut jamais oublier – Premier vendredi du mois	p. 7
Trop vite – Si j'avais été à la place de Judas – Les vrais croyants	p. 8
Une loi divine trop oubliée – Je n'ose pas ! – Ecrit pour le futur enfant	p. 9
La Règle de l'Ordre de la Mère de Dieu	p. 10
Une fière réponse	p. 12